DELOGE

C.4
15

C.9
85

MLA
22788

ARTHUR DELOGE

cg
85

LE CAPORAL TRÉSIGNIES

OUVRIER D'USINE

HÉROS DU PONT-BRULÉ (26 août 1914)

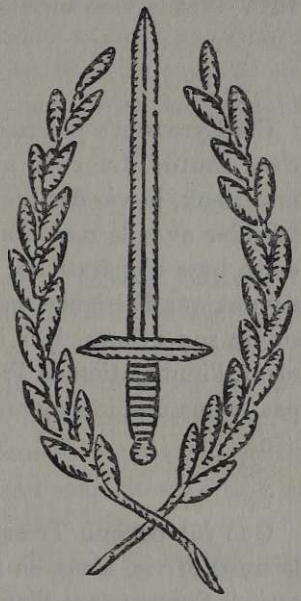
A mes anciens Chefs de corps,
aux deux soldats sans peur et sans reproche
les colonels Ver Ecke et Boël.

ILLUSTRATIONS PAR J. M. CANNEEL

BRUXELLES
J. LUYCKX & Cie, ÉDITEURS
76-78, RUE COUDENBERG

PRÉFACE

Sous-officier du génie, au front pendant la guerre, M. Deloge a publié, en 1917, un précieux petit opuscule intitulé : « *Conduire les hommes : ce que tout gradé doit savoir* ». Aux sous-officiers, ses camarades, il demandait de connaître et d'aimer les hommes placés sous leurs ordres. Il écrit, aujourd'hui, l'humble et merveilleuse vie d'un de ces soldats; il évoque son abnégation tranquille, et la simplicité avec laquelle il donna sa vie pour ses frères — à l'heure où la Belgique entrait dans la fournaise, pour le salut du monde. Avec une insistance opportune, il nous propose à tous l'exemple de Léon Trésignies; et vraiment, cette histoire est pleine d'enseignements.



M. Deloge fait ressortir la part de la famille, de l'école, de l'armée à la formation de cette âme héroïque : « Trésignies, dit-il, avait un sentiment profond du devoir; il fallait que sa besogne fût accomplie. Aussi, le bon ouvrier fera-t-il sa tâche jusqu'à la mort. »

Seule, sans doute, une longue éducation trempe à ce point les caractères. Il faut estimer à son prix ce que l'armée ajoute à l'œuvre entreprise au foyer, poursuivie à l'école. Si quelques mois peuvent suffire à dresser un fantassin, il est permis de douter

qu'ils fassent un soldat, c'est-à-dire un homme rompu à l'obéissance, assoupli par la discipline, par le coude-à-coude, par cette vie militaire qui n'est en somme,comme la vie monastique,qu'une préparation à la mort.

Certes, les charges militaires pèsent lourd à des épaules impatientes des fardeaux de l'Etat. Mais nous avons vu, durant la brève campagne de 1914, nos fantassins jeter leur sac, pour accélérer leur retraite ou courir à l'ennemi. Ils perdaient avec lui vivres, munitions, linge de rechange et jusqu'à la pelle qui servait à creuser de rudimentaires tranchées.

Peut-être, il est vrai, acceptons-nous par avance un nouveau 1914 — et le vain sacrifice de nouveaux Trésignies.

***

Car Cyrano n'a pas raison. Non, ce n'est pas plus beau lorsque c'est inutile. Le chef n'a pas le droit d'exposer, sans motif impérieux, la vie des hommes qu'il commande; le soldat doit se sacrifier avec le maximum d'efficacité. Peu nombreux, éloignée de sa base d'opérations, faiblement armée, la poignée de braves devant qui Trésignies baisse le pont ensanglanté ne peut poursuivre son avance. Elle bat en retraite vers Anvers. Pratiquement, l'immolation de Trésignies est de nul effet. Elle n'en garde pas moins une incomparable valeur d'exemple.

***

Que fût devenu Trésignies, s'il eut survécu? Le sort, en lui laissant la vie, n'eût en rien amoindri l'héroïsme de son acceptation. Comme tant d'autres, qui furent dignes de lui, il aurait repris sans doute, le collier des jours toujours les mêmes. Il aurait, peut-être, oublié sa gloire, et, modeste à l'excès, en narrant ses campagnes, insisté sur ce fait « qu'il eut de la chance d'en revenir ».....

Cette histoire du héros de Pont-Brûlé vient à son heure. Non seulement elle permet de résumer, de célébrer en Trésignies l'admirable bravoure du soldat belge, du « piotte » qui fit Liège, Anvers, l'Yser et la victoire; mais elle remue à propos la cendre des souvenirs. Soldats et civils, les Belges ont fait leur devoir, superbement. Des défaillances inévitables n'entachent pas la résistance et la gloire de tout un peuple — si peu, si mal préparé au sacrifice unanime. Mais déjà, ces grandes heures s'effacent de nos mémoires. La poussière des déceptions, des soucis matériels, des querelles réveillées s'amasse au seuil du temple. La pure médaille, mêlée à des poignées de gros sous, se ternit et s'efface. Nous avons survécu à la tragédie et nous disons, frissonnants d'aise : « Nous nous en sommes tirés, quand même! », ne sachant plus que nous faillîmes mourir — et que nous avions, en une heure prodigieuse, accepté de mourir pour que la Belgique vécût.

***

Il est donc bon que des livres, pareils à celui-ci, battant le rappel des énergies, nous montrent, dressées à l'horizon, des silhouettes pathétiques. A ce récit d'une humble vie, couronnée par la plus glorieuse des morts, je souhaite d'être lu par les écoliers, par les ouvriers, par les soldats — par tous les Belges — avec la ferveur et l'amour que doit allumer en nous le sacrifice librement consenti par Léon Trésignies au salut de ses frères, et à la liberté de la Patrie.

JULIEN FLAMENT.
(Le Débourreur).

A CELLES QUI PLEURENT

Trésignies fut un brave. Il ne fut pas le seul brave.

Parmi nos quarante mille morts, je sais plus d'un héros dont le silence couvre le nom et dont l'immolation vaut celle de l'humble soldat que ces pages essaient de glorifier. Jusqu'à mon dernier souffle, mon cœur s'inclinera devant mes petits pontonniers qui ne sont plus ; comme aux temps de gloire, ces braves défilent sans cesse devant moi.

« Ils passent avec les autres dans la fête de la grande ville, dit le poète; ils sont vêtus de lumière et, sur leurs pas, traîne de la clarté. »

***

Les survivants des tranchées de la grande guerre ont aussi, dressé dans leur cœur, un autel de vénération. Les camarades, tombés à leurs côtés, dans le plus magnifique don d'eux-mêmes, tombés à « la Trésignies », en un mot, y reçoivent l'hommage d'un culte ému.

Mais il fallait immortaliser le jasse belge. Il fallait choisir, dans la phalange stoïque, le vaillant entre les vaillants. J'ai pensé à Trésignies, l'ouvrier, le soldat, le héros.

CHAPITRE I

LES DEUX GRANDS BELGES DE LA GUERRE

Dans l'espoir de réconforter ses voisins de cellule, Gabrielle Petit, dans sa prison, chantait à tue-tête. Elle chantait malgré la défense de ses geôliers, de *Moustache* et de *Monocle*, les gardiens sans entrailles qui la rudoyaient. Disons le mot, l'héroïque jeune fille crânait. Elle prenait plaisir à jeter, à la face de ses bourreaux, le défi qu'elle jetait à la mort elle-même. Pas plus que Cyrano, la vaillante ne craignait la « camarde ».

Elle souffrait, cependant! Elle endurait dix agonies.

Si personne, pas même son fiancé qui l'oubliait à l'Yser, ne hantait ses pensées, la jeunesse et la vie, marchande de chansons, donnaient l'assaut à sa volonté de mourir, ainsi qu'elle le disait à l'abbé Mussche, le jour de sa condamnation : « ... debout ! sans bandeau ! »

Gabrielle endurait le martyre. Et c'était aux murs de sa prison qu'elle confiait ses souffrances; c'était à son crucifix qu'elle faisait confidence des cruautés d'une agonie de deux mois.

Un jour, au paroxysme d'une de ses luttes intérieures, la jeune Tournaisienne écrivit, sur le revers de la croix, ces paroles :

« *C'est avec des humbles qu'on fait des héros de la Liberté!* »

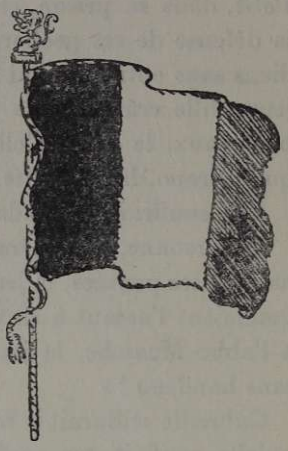
Au moment où je me hâte d'écrire ceci à la gloire d'un frère d'armes et pour l'édification des enfants de Belgique, cette pensée de la noble femme revient à mon esprit.

« *C'est avec des humbles qu'on fait des héros de la Liberté.* »

Des humbles ! Gabrielle était une servante ; Trésignies, un ouvrier d'usine confondu, le soir, dans la cohue anonyme qui se presse à la porte de sortie des ateliers. Trésignies était en outre,

comme Gabrielle Petit, un ouvrier de ville. Constatons en passant le grand nombre de héros sortis des villes et des gros bourgs, à l'appel du pays menacé par la brutale agression.

Gabrielle Petit et Trésignies ont fait face à l'ennemi: l'héroïne, face aux canons de fusil du peloton d'exécution; le petit chasseur, face à des adversaires nombreux et invisibles, le front vers eux, nu jusqu'à la ceinture, comme le chrétien des siècles rouges, face à la bête rugissante.



Gabrielle Petit et Trésignies encore ont accepté la mort, alors que les circonstances ne la leur imposaient point. Gabrielle *voulut* être espionne; plus tard, elle refusa, au prix de sa tête, et d'une volonté qui ne connut point de faiblesse, de dénoncer ses camarades et de signer son recours en grâce. Trésignies fut le dévouement personnifié. Il répondit à l'appel de ses chefs, il se livra sans réserves au sacrifice suprême et il y alla, comme disaient nos ancêtres liégeois, de « franche volonté ».

Le petit chasseur ne s'est pas contenté d'être un parfait soldat, une âme qui exécute avec ponctualité l'ordre d'un supérieur. Trésignies s'est jeté à corps perdu dans l'au-delà, non point au milieu de l'ivresse d'une bataille, non point pour sauver la vie d'un camarade qu'il aime, mais pour assurer la réussite d'une manœuvre tactique. C'est pourquoi le héros du Pont-Brûlé paraît un géant dont les gestes se projettent sur le ciel.

***

En résumé, Gabrielle Petit et Trésignies ont de si nombreux

points de ressemblance qu'il est permis de les comparer aux deux piliers sur lesquels repose le fronton de nos gloires militaires. Car Gabrielle fut soldat dans toute l'acceptation du mot.

Ces deux humbles laissent, loin derrière eux, les chevaliers de l'héroïsme brillant des épopées. Les plus braves qu'ait vu se lever l'humanité pour la défense du Droit, de la Liberté et de l'Honneur, ne furent point plus grands dans le don d'eux-mêmes.

L'enfance, la vie, la mort de nos héros méritent d'être connues par les Belges dignes de ce beau nom. Tous, chez nous, n'appellent-ils pas de leurs vœux les pages bienfaisantes qui remuent la fibre sacrée du patriotisme? Je me hasarde donc à narrer la vie de Léon Trésignies, le héros immortel de Pont-Brûlé. Ces lignes feront vibrer le cœur de nos enfants; leur âme ingénue trouvera un aliment réconfortant et, le dirai-je, le contre-poison, de l'immorale mascarade des enrichis de la guerre.

CHAPITRE II

TRÉSIGNIES ENFANT

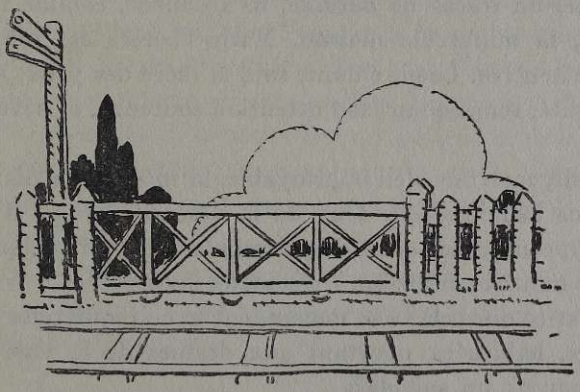
La famille de Trésignies était wallonne. Il naquit à Bierghes, gros village voisin de Tubize, le 26 Mars 1886.

Le père, Pierre-Joseph Trésignies, âgé de 40 ans, était chef-piocheur sur la ligne de Bruxelles à Enghien. De sa femme, Marie-Thérèse Ricour, il eut cinq enfants, quatre fils et une fille (1). Léon était le troisième.

Le jeune ménage habitait, au 23 de la rue de la Station, une maison qui est aujourd'hui le « Salon des compagnons ».

« Le père et la mère que j'ai bien connus, me dit M. Lawarie, instituteur en chef de Bierghes, étaient de très braves gens. Ils élevaient leurs enfants avec le plus grand soin. »

Pierre quitta le village le 19 Mars 1890; la valeur professionnelle du chef-piocheur l'avait fait désigner pour la première section de la ligne, partant de Bruxelles-Midi. La mère devint



(1) Rosine Trésignies, devenue M^me^ De Mayer, habite Molenbeek St-Jean.

garde-barrière à Droogenbosh (entre Forest-Sud et Ruysbroek). C'est là, dans la maisonnette attenant au passage à niveau, que logeait la nombreuse famille.

Le toit était humble, mais le bonheur y règnait. Parents essentiellement chrétiens, père et mère élevaient leurs enfants dans la foi des aïeux wallons. En ce temps-là, l'ouvrier, victime cependant du manchesterianisme bourgeois du XIX^e^ siècle, n'en était pas encore à vouloir guérir le mal par le mal.

Madame Trésignies s'adapta rapidement à ses nouvelles fonctions. Plus d'un écrivain s'est plu à narrer l'héroïsme professionnel des humbles garde-barrière, qui tiennent entre leurs mains la vie de milliers de voyageurs. Maintes de ces vaillantes se sont fait écraser pour essayer d'éviter de sanglantes catastrophes.

Faut-il rechercher dans cet esprit du devoir, dans ce sang-froid maternel, la source première de la gloire qui auréole le fils aujourd'hui?

La garde-barrière est à son bloc. Elle ouvre, elle ferme le passage à niveau. L'œil en éveil, elle lève et baisse les leviers, tourne la manette avec la conscience de la terrible responsabilité qui pèse sur elle. Toutes les cinq minutes, les trains passent, repassent dans un fracas de bataille; ils secouent, comme feuille de tremble, la minuscule maison. Marie-Thérèse est toujours là, calme, attentive. Léon, enfant, suit sa mère des yeux, admirant sa placidité, remarquant son attention soutenue, sa sévère ponctualité.

Un jour, sous un soleil impitoyable, la mère et le fils aperçoivent dans le lointain, le long de la voie, un groupe d'hommes qui s'avancent lentement. Ceux-ci semblent porter quelque chose, un corps humain, dirait-on. Un courrier les précède.

« Qu'est-ce que celà? » se demandent avec inquiétude les deux créatures, habituées pourtant aux drames de la voie ferrée... « Un écharpé? un suicidé?»

Un quart d'heure après, le cadavre de Pierre Trésignies est

déposé devant la maisonnette. Le père vient d'être, en plein travail, frappé d'apoplexie foudroyante.

. . . . . .

Et l'enfant, devenu soldat, agira, dans le déchaînement des fusils, des mitrailleuses et du canon, comme ont agi son père et sa mère. Calme et droit, il ira vers le devoir jusqu'au bout, sans reculer, sans même penser à reculer; il ira vers la manivelle du pont et fera le sacrifice de sa vie, simplement, au poste d'honneur.

***

Quand son père mourut, Léon n'avait que six ans et demi. Dans les sept mois qui suivirent, l'enfant perdit ses deux aînés. Forte dans le malheur, Marie-Thérèse, redoubla de soins pour ceux qui lui restaient; elle fit poursuivre les études primaires à ses fils. Léon et Félix, plus jeune que son frère d'un an et demi (1), fréquentèrent l'école communale de Droogenbosch, où enseignait M. Victor De Coster.

Celui-ci était un patriote ardent. Il apprit le flamand aux deux petits Wallons et leur inculqua l'amour de la patrie belge, nourrice de tous les petits enfants de chez nous. Nous n'avons pu malheureusement interroger cet excellent homme qui affectionnait les fils de la veuve. Dénoncé par un misérable, M. De Coster fut jeté en prison pendant l'occupation. Sa santé, ébranlée par vingt années d'enseignement, ne put résister à ce coup. Il mourut avant la fin des hostilités.

Mais son âme de Belge tressaillit d'orgueil au récit de la mort glorieuse de son ancien élève. Cette dernière joie illumina la fin de l'admirable éducateur....

(1) Félix Trésignies est actuellement machiniste dans une entreprise privée ; il n'a qu'une fille.

***

Comment ne pas rapprocher ici encore l'enfance de Gabrielle Petit et de Trésignies ?

Tous deux ont un maître de haute conscience, imprégné du Beau moral à atteindre, même au prix du suprême sacrifice, par l'être humain. Le feu de la piété patriotique embrase également le cœur de Victor De Coster et de sœur Félicité de l'orphelinat de Brugelette, en Hainaut. L'instituteur réfrène doucement l'égoïsme naissant des petites âmes qui lui sont confiées en montrant à ses élèves que l'intérêt particulier doit toujours céder le pas à l'intérêt du pays. L'enseignement occasionnel lui permet, chaque jour, de développer dans le cœur de ses petits les germes du sentiment patriotique. Depuis que le monde est monde, depuis qu'il y a des mamans, des foyers qu'on aime, depuis que la fumée s'échappa du toit de la hutte des peuplades primitives, depuis qu'il y a des nations de rapine qui veulent éteindre la flamme de la Liberté chez les autres, ce sentiment est ancré dans le cœur des hommes.

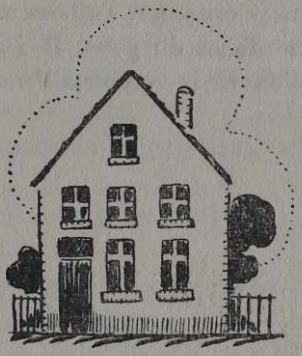
Ranimée par le souffle du maître, la piété patriotique ne guide pas toujours pourtant, d'une façon visible, les actes de la vie humaine. Pendant l'enfance, au village surtout, elle a souvent peu d'occasions de se manifester. En Belgique, on la laisse s'ankyloser. Un observateur superficiel la croirait absente chez le jeune homme, chez l'ouvrier belge en particulier. Celui-ci déteste l'étalage des sentiments intimes; il y a même chez lui, — j'ai constaté le fait à l'Yser — comme un parti-pris de paraître insensible et de dénigrer ce qu'il aime passionnément. Mais, vienne la bourrasque, l'orage, la bataille! la flamme claire et pure de l'amour patrial s'échappe soudain de dessous la cendre. Elle jette, aux regards étonnés, une lumière qui éblouit, même qui auréole du nimbe sacré le front des plus humbles héros.

CHAPITRE III

LE PETIT PORTEUR D'AVIS

Léon fréquenta l'école de M. De Coster jusqu'à sa première communion.

Mais la famille Trésignies grandissait. La veuve, souffrante, ne parvenait plus à subvenir à tous les besoins. C'est ainsi que bientôt, Léon devint porteur d'avis à la gare de Forest-Sud. Aîné de la famille, il doit parer, avec la mère, aux nécessités de tous. C'est un aîné modèle d'ailleurs; son salaire, sans même en décompter la « cens » des bonbons, est remis scrupuleusement à la maman.



MAISON NATALE

A Forest-Sud, plus encore qu'au passage à niveau de Droogenbosch, l'enfant côtoie très souvent le danger. Entre deux courses dans le faubourg, il va, vient sur les quais, au milieu de l'ébranlement saccadé des « *directs* » qui roulent à toute vitesse. En un langage imagé propre aux hommes du front, les pionniers du génie de garde aux cinq ponts de Nieuport, dénommaient « *train-bloc* », à cause du fracas de leur venue, les 420 qui, passant au-dessus de leur tête, allaient éclater cent mètres plus loin, en mutilant horriblement les magnifiques écluses. Le jeune Léon ne sourcille pas non plus au passage des express qui brûlent Forest-Sud. Le petit Wallon, dans son élément, est stoïque et souriant comme un enfant de troupe au milieu de la danse des canons.

Aux moments de presse ou de désarroi, les appels des employés s'entrecroisent et frappent les oreilles du petit porteur; celui-ci est témoin du calme absolu du chef et des sous-chefs de gare; il court, afin de les aider, à travers le scintillement des rails qui s'évasent en tous sens. Il va parfois, à la demande d'un supérieur, se rendre compte si les voies sont ouvertes ou fermées, et son œil est vif et sûr comme l'œil d'un pilote. D'autres fois, l'enfant transmet, avec une ponctualité admirable, les ordres du chef aux subordonnés qui se trouvent sur l'autre quai. Le préposé au grand bloc est-il averti du danger à éviter? des convois à garer? des lignes à ouvrir?

Le petit court, exécute, se multiplie. Y a-t-il, en la machine ronde, assouplissement de caractère meilleur? j'allais dire préparation militaire plus pratique? Je ne le pense pas.

Et, plus tard, à la demande d'un chef, le petit courrier, devenu petit chasseur, s'offrira spontanément encore pour aller baisser le tablier du pont. Il ira malgré tous les obstacles, il essaiera d'ouvrir la voie vers l'ennemi, il mourra à la tâche.

CHAPITRE IV

LE JEUNE OUVRIER

Le petit porteur d'avis n'a qu'une instruction primaire. Impossible de faire des écritures, de rêver au galon d'or sur le képi noir et plat. Force est de devenir homme d'équipe, puis ouvrier à l'atelier des voitures de la gare du Midi, enfin serre-frein intérimaire.

En 1905, Léon perd sa mère. Depuis la mort subite de son mari, la malheureuse souffrait d'une maladie de cœur qui la rendait impotente. A la grande douleur de ses enfants, elle s'éteint subitement à son tour. Une voisine la trouve morte dans son lit.

Mme Trésignies avait une amie, Mme Edouard Pressia, dont le mari, cordonnier, était établi au 7 de la cité Jacquemyns. Pendant la maladie de la pauvre garde-barrière, Mme Pressia se faisait un devoir de lui rendre visite et de l'aider dans ses grosses besognes.

Sitôt la mère de Léon morte, celui-ci se mit en quête d'un logement.

« Vous étiez l'amie de Maman, dit-il à la femme du cordonnier. Voulez-vous me recevoir dans votre famille? »

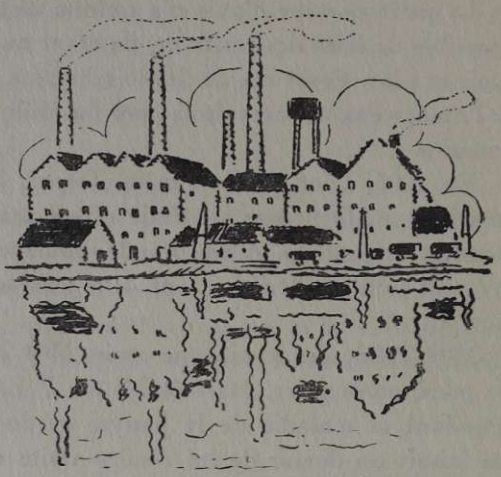
La proposition fut agréée sur le champ. Et le fils Joseph partagea son lit, et la maman Pressia élargit son cœur pour y faire place au nouveau fils. Oh! l'admirable simplicité du peuple!

Léon passa près de cinq ans chez ses hôtes (1905 à 1910). Ceux-ci ne tarissent pas d'éloges sur les Trésignies :

« Ah! la bonne femme, sa mère, Monsieur. Pauvre, ayant supporté trois grands deuils avec courage, elle eût donné sa tartine sans hésiter à plus malheureux qu'elle.

Et Léon, donc! Nous n'avons jamais « *eu un mot ensemble* », ni moi, ni mon mari, ni mes enfants. Et « djinti » (travailleur) donc! »

Joseph ajouta : « Léon venait toujours à bout de ce qu'il entreprenait. Je ne l'ai jamais vu reculer, ni devant la besogne, ni devant une difficulté. »



Mais le jeune Trésignies se fatigue de gagner la maigre journée de l'administration des chemins de fer. Avec ses biceps de petit Wallon nerveux,il trouvera, dans l'industrie privée, un salaire plus rémunérateur. Sa pauvre maman avait toujours insisté pour que, de son vivant, son fils n'abandonnât pas l'Etat. Le jeune homme se serait fait scrupule de ne pas déférer au désir maternel.

Léon entre aux usines Pathé, à Forest. Il y devint bientôt l'un des meilleurs « presseurs ». Vif, intelligent, adroit, il travaille à la pièce dans une salle surchauffée. Sa sueur ruisselle. Les écouteuses surviennent tour à tour.

« Ouf! C'est l'enfer ici! »

Et, sous le regard amusé de Léon, les jeunes filles s'enfuient rougissantes, oppressées, loin de cette température tropicale.

Le *presseur*, lui, tient sans broncher. Il gagne cinquante francs par semaine.

CHAPITRE V

LE PETIT CHASSEUR

En 1906, l'âge de tirer au sort est venu pour Léon. Il prend un mauvais numéro, le « bidet » (1). En France, le bidet expédie sûrement son homme au « fin fond » des colonies, dans quelque région de fièvre. Le soldat belge est plus heureux. Le 15 juin, la commission de recrutement désigne Léon-Jules-Joseph Trésignies pour le 2e chasseurs à pied, en garnison à.... Mons.

Le 16 Novembre, Léon débarquait dans la cité de St-Georges aux jolis coins vieillots et, porteur du traditionnel paquet au mouchoir rouge, pénétrait dans la caserne de son régiment.

Il mesurait 1 m. 59. C'était un joli garçon aux yeux d'un bleu mat, aux cheveux chatains frisés, (crôlés, disent les Wallons), au front large et haut, osseux, énergique. L'ovale est aplati au sommet, infléchi, aminci, vers le bas; l'âge et le travail dégarniront encore les joues et le menton, mais la lèvre supérieure un peu charnue s'adoucira en améliorant le profil.

Il n'avait pas son pareil pour exécuter rondement une besogne: ordre, exécution, c'était tout un pour lui. Il le prouve maintes fois au terrain de manœuvres de Casteau.

Aussi, c'est joyeusement qu'à la fin du service, son chef de section l'invite, au camp de Beverloo, à prendre place dans le groupe d'un peloton de la 2e compagnie qui se fait photographier.

Vous connaissez les rites.

Avant de se séparer, tous les copains éprouvent le besoin d'emporter un souvenir commun. La vie est si longue! la terre

(1) Plusieurs des renseignements que nous donnons ici ont été extraits des beaux articles publiés sur Trésignies dans le " Courrier de l'armée " par le major L. Tasnier, et dans la " Gazette de Charleroi ", par le commandant X.

si vaste! se reverra-t-on jamais? Oui, peut-être, à la guerre. Mais nous n'aurons jamais la guerre! La Belgique est neutre! l'Internationale ouvrière est là qui veille: tous les prolétaires émancipés du monde entier mettraient la crosse en l'air! Des canons, il n'en faut plus.

C'est donc entendu, les anciens, on ne se reverra jamais. Mais nous sommes amis, de grands amis, pour le moment. La lutte pour la vie jette les hommes dans toutes les directions. Quoi de mieux qu'une photo?

Et ça y est. Les hommes se rangent devant le mur de la caserne. Un bouton de la vareuse est ouvert; le livret matricule, glissé dans l'entrebaillement, dépasse, bien en vue.

On est des anciens, quoi!

La classe! la classe!
En avant!

. . . . . .

Au pied du groupe, se dresse l'inévitable ardoise où, à la craie, la caporal a calligraphié en grandes lettres :

2e Cie IIIe Bon.

2e chasseurs à pied.

Vous comprenez, c'est la meilleure compagnie du régiment (c'est toujours la meilleure, demandez plutôt aux anciens de l'Yser).

C'est même la meilleure compagnie de toute l'armée, puisqu'il n'y en a pas qui « pette » le 2e chasseurs à pied! »

Il a fait ceci, il a fait celà; aux grandes manœuvres, c'est lui qui..., c'est lui que.....

Ah! la belle émulation!

Et voilà l'histoire d'une photo militaire.

Je retrouve aisément Léon Trésignies au milieu du groupe. Dans son regard, je crois lire un peu de tristesse, comme un regret

de quitter le régiment, les camarades, la chère compagnie où, quoiqu'en disent ceux qui ne furent jamais à l'armée, de si bons moments ont coulé. Pressentait-il déjà, le brave cœur, que son prochain retour au régiment serait le dernier voyage d'une vie coupée dans la fleur?

N'empêche, malgré l'affreux bonnet de police en cône tronqué qui le coiffe, Léon paraît un fier soldat.

CHAPITRE VI

SON MARIAGE

En Novembre 1909, Léon est envoyé en congé illimité.

Que faire? Rentrer à l'Etat? On y gagne si peu! Prendre un métier? Le jeune homme n'en a point. Il ne peut devenir menuisier, ajusteur, électricien; son école professionnelle fut la dure école de la vie.

Léon retourne aux usines Pathé. C'est là que s'ébauche le roman d'amour qui donnera à l'orphelin de la cité Jacquemyns, l'intimité du foyer qu'il cherchait.

Peu avant son arrivée à l'usine, une jeune fille de 21 ans l'avait précédé dans le même atelier. Elle travaillait, comme écouteuse, à la fabrication des disques en ébonite. Grande, élancée, de cette beauté bruxelloise où les cheveux sombres font ressortir la limpidité des yeux verts ou bleus. Le regard est d'une douceur incomparable, il donne à la figure une clarté reposante qui charme le Wallon. Celui-ci n'a connu souvent que la jeune fille aux yeux bruns ou noirs, à la chevelure de même couleur, aux traits marqués, trop marqués peut-être. (1)

(1) A ce sujet, qu'il me soit permis de conter une histoire typique toute à la louange des femmes belges.

En 1916, la VI[e] division s'était rendue au camp de Mailly, dans la Champagne pouilleuse. Nous avions dû, en vue des offensives futures, nous exercer à la tactique des vagues d'assaut. Après avoir, pendant un mois, pataugé jusqu'aux genoux dans une immonde boue crayeuse, nous débarquions, un beau dimanche, dans un village de l'arrière-front de l'Yser. Les routes étaient pleines de monde ; les jeunes paysannes se rendaient en foule à la grand'messe.

Je me rappellerai toujours les exclamations discrètes de mes braves poilus qui revoyaient, après une absence de quelques semaines, les beautés luxuriantes de notre coin de Belgique.

" Ah ! disaient-ils, pourquoi courir si loin, si loin à la chasse de marraines de

***

Le côte à côte quotidien aidant, Léon Trésignies ne tarda pas à remarquer Catherine Verniers. Celle-ci appartenait à une honorable famille d'ouvriers forestois. Des paroles de sympathie s'échangèrent, puis des mots d'amour. La jeune fille accepta de rencontrer Léon chez ses parents où sa grand'mère, vénérable octogénaire, était entourée de l'affection des siens. Le jeune homme fut admis à faire visite le dimanche. Après un an de « fréquentation », les fiançailles eurent lieu. L'abbé Lambrechts, vicaire de St-Denis à Forest, donna, le 29 Octobre 1910, la bénédiction nuptiale au jeune couple. Catherine avait vingt-deux ans, Léon vingt-quatre.

Ils sont souvent heureux, ces mariages flamands-wallons! A Namur, ville essentiellement wallonne, des dizaines d'enseignes révèlent que Flamands et Wallons unis font d'excellentes affaires et d'excellents ménages.

La femme flamande recherche la délicatesse du mari wallon; le Wallon, le dévouement, l'esprit d'ordre et d'économie de la jeune Flamande.

Quelle meilleure preuve de la conformité de caractère des deux branches de la vieille race celtique belge!

Si l'invasion franque, au nord de la Forêt charbonnière, la conquête romaine au sud, ont donné à ces Belges des langages différents, le sang, la manière de sentir et de voir les choses, les mœurs de ces peuplades autochtones sont sensiblement les mêmes. Au rebours de ce qui s'est passé en France, où la royauté

guerre ? Comme les jeunes filles de chez nous sont belles ! Quel rêve, en comparaison des femmes de Champagne ou de Paris !"

Quant à moi, je pensais à une supériorité d'un autre ordre. La valeur morale de nos jeunes filles ne le cédait en rien à celle de la femme française ou anglaise... et pour cause !

Ce fut le même émerveillement chez les soldats alliés qui vinrent séjourner en Belgique, au lendemain de l'armistice.

fit la civilisation et l'Etat français, ce fut, chez nous, dans l'éparpillement des dynasties provinciales, la civilisation commune des Wallons et des Thiois qui se constitua la génératrice de l'Etat belge.

Il existe plus de différence entre le Marseillais et le Parisien qu'entre le Flamand et le Wallon. « De Moerdijck à Dordrecht, dit Eug. Fromentin, il n'y a que la Meuse à passer ; il y a tout un monde entre les deux frontières. Anvers est aux antipodes d'Amsterdam. »

***

Le mariage de Trésignies avec Catherine Verniers fut-il heureux et à l'abri, après trois ans, du coup mortel que lui porte parfois la désillusion des sens?..

« Monsieur, nous dit M^me^ Trésignies, » Léon était le meilleur des hommes. » Une fois rentré du travail, son grand » plaisir était de taquiner « Félixke » » ou de jouer aux cartes avec le » voisin. Ah ça! les cartes, Monsieur, » il les aimait. Et celà se comprend: » il avait tant joué au « *couïon* » pendant son service militaire!

» Pauvre Léon! il était si bon! il ne » m'a jamais fait la moindre peine. Il » ne désirait qu'une chose: ne pas » traîner dans la besogne. Si mon » mari me demandait un objet, je devais le lui passer tout de » suite. Sinon, il se levait sans dire mot, sans se fâcher, pour le » prendre lui-même. Sur ce point là, Monsieur, son fils lui » ressemble comme deux gouttes d'eau; s'il a les mêmes traits que » son père, il a aussi le caractère pareil.

» Chose décidée, chose faite. A Pont-Brûlé, Léon aura jugé

» que le pont devait être baissé; s'il l'a pensé, il devait le faire, » coûte que coûte.

» Quand le devoir était là, il détestait d'attendre bêtement » les autres pour se mettre à la besogne. Il ne lésinait jamais : » le devoir, c'était le devoir; ce mot signifiait tout pour lui.

» Ah! Monsieur, Léon était un homme de devoir. »

Un homme de devoir! Nous comprenons tout maintenant, tout l'acte du héros.

Le devoir! Pour l'enfant anglais aussi (1), le mot devoir est impératif, implique tout. Et c'est sur ce petit mot bien compris qu'est bâtie la puissance, que repose, que dure l'hégémonie mondiale des Britanniques depuis des siècles. Le devoir bat, dans le sol marécageux, des pylônes de ciment qui transforment les fondations les moins solides en un roc immuable.

La notion du devoir des Anglo-Saxons ne correspond pas toujours à la nôtre; c'est affaire de tempérament. La grosse question est d'exécuter avec soin ce que notre for envisage comme un devoir. L'homme devient alors l'action engendrée par le mécanisme du devoir. Chez les Latins, la sensibilité contrecarre trop souvent la droiture de la conscience; poussière dans les rouages, elle diminue la force vive du moteur. Heureux quand elle n'en occasionne pas l'arrêt complet.

(1) L'éducateur belge a de terribles défauts à combattre chez ses élèves. D'abord, la compréhension effective du mot " devoir " ; ensuite, le manque de sincérité. L'enfant anglais est incapable d'accuser faussement des camarades ; encore moins, devenu grand, de se salir les doigts à écrire une lettre anonyme.

CHAPITRE VII

LE DÉPART

En ce temps là, en ce triste temps où les Belges ne connaissaient, n'entendaient qu'une langue, la langue de la passion politique, la guerre éclata, aux oreilles de la grande majorité, comme une bombe d'anarchiste au passage d'un chef d'Etat.

La politique étrangère, la politique noble, celle-là, nous en soupçonnions à peine l'existence. Depuis des siècles, notre territoire constituait en quelque sorte le champ de bataille des bretteurs européens; depuis des siècles, nos moissons se laissaient piétiner par les mercenaires étrangers; nos maisons, nos villes, piller, saccager, brûler. La belle affaire!

Chaque génération pouvait raconter à la suivante ce qu'elle avait souffert dans ses biens, dans sa personne, dans sa dignité, du fait de l'esprit de conquête des voisins.

Spectacle inouï dans l'histoire, ces mêmes populations ne comprenaient rien à l'utilité d'une solide armée. Est-ce que la leçon du malheur donnerait une expérience à rebours?

L'Allemagne, le brigand proche, est armée jusqu'aux dents. Nous le savons, ses intentions sont loin d'être bienveillantes à notre égard. Nous sommes sûrs d'être la première victime des égorgeurs de la Pologne. Le Prussien en est à sa troisième guerre depuis 1864 (1). Qu'importe? Il se trouve encore des Belges favorables au désarmement à outrance :

(1) De 1864 à 1914, la Prusse a déclaré quatre fois la guerre à ses voisins, ce qui fait une guerre tous les 12 1/2 ans. Et des aveugles estiment qu'une bonne armée, prime d'assurance contre la guerre, est chose aussi superflue pour nous... qu'un corps de pompiers dans une grande ville !

« Dix millions pour le budget de la guerre! y pensez-vous? clament les phraseurs. Vit-on jamais pareil scandale? »

Et la quatrième guerre du Boche éclate.

C'est la mobilisation.

Le matin du 1er Août, vers deux heures, Trésignies sursaute. On tambourine à sa porte.

« Qui va là?

— La police! Levez-vous, fieu; ordre de rejoindre! »

Il faut abandonner ses trésors, épouse et enfant! Il faut courir à la frontière!

La femme pleurait.

***

Ah! cette nuit d'Août 1914!

Dans les villages, sous le clignotement des étoiles, la cloche de l'église se met à sonner soudain. Petits coups pressés, fiévreux ! C'est le tocsin. Un incendie?... Toutes ensemble, les fenêtres des chambres s'éclairent d'une lumière vacillante de bougies comme si on y « veillait un mort ». Des têtes inquiètes scrutent l'obscurité.

« Qu'y a-t-il?

— La guerre, peut-être. Les hommes doivent, en hâte, rejoindre le régiment. Debout, les cousins! »

Et les femmes frissonnent sous leurs vêtements de nuit. Les larmes coulent. Les enfants tremblent dans le petit lit blanc. Le tocsin bat, bat toujours, comme frappé de démence, à coups saccadés. Au village, c'est l'appel de la mort ou du malheur. Les enfants le savent déjà. Quelle différence avec la lente chanson de l'Angelus! La poésie chrétienne du salut à la Vierge est loin, très loin, à cette heure de la nuit, des esprits et des cœurs.

« La guerre! est-ce possible? »

On n'y avait jamais pensé, à la guerre, aux incendies qui dévorent moissons et hameaux, au sang qui jaillit des artères

béantes, aux corps qui s'abattent avec un bruit sourd, comme une chute d'arbre ébranché.

« La guerre! mais c'est horrible! »

Et demain, les astucieux, les coupables, tous les rêveurs qui avaient nié la guerre, viendront, d'un front superbe, vociférer contre l'armée, et les militaristes, et les impérialistes! Et les hommes qui partirent, et les femmes qui sanglotèrent, et les enfants devenus grands, tous ces malheureux, abîmés dans la désespérance de la nuit cruelle d'Août 1914, applaudiront les tirades criminelles.

« A bas l'armée ! »

O peuple! veux-tu régner un jour? Apprends d'abord à te montrer logique avec toi-même, à ne point forger de tes mains les armes qui te déchiquetteront, les chaînes qui te meurtriront poignets et chevilles! Apprends à penser, à prévoir!

***

La femme pleurait.

« Courage! Catherine, répète Léon très calme. Celà ne sera pas long. Je serai revenu pour Noël. D'ici là, prends bien soin du petit. »

Félix vient d'avoir trois ans. Léon ne se sent pas la force de l'éveiller. Il s'arrache aux étreintes de sa femme, il ne veut pas manquer le premier train; quatre à quatre, il dégringole les escaliers. Mais le voici qui remonte. Il lui faut absolument embrasser le petit.

« Au revoir, petit Félix, dit le père, un arrachement dans la voix; sois bien sage. Tu penseras à ton papa qui va loin, très loin. Ne pleure pas, petit, ne pleure pas. Tiens, voilà dix centimes, tu ne pleureras plus et tu prieras le petit Jésus pour ton papa. »

Et pour la seconde fois, Léon se sauve sans se retourner : il doit prendre congé de ses beaux-parents qui habitent à quelques pas de sa maison. Les Verniers qui aiment leur Léon, la « boma » octogénaire qui sourit toujours à son ardente jeunesse, sont debout déjà. Ils l'attendent dans les larmes. Et, à leur tour, les parents de Catherine renouvellent le geste du père de tout-à-l'heure : papa, maman tirent, chacun à l'insu de l'autre, qui, de la poche de son gilet, qui, de la bourse familiale, quelques francs qu'ils donnent au combattant de demain. Et le mobilisé se laisse toucher par la douleur des siens. De peur de pleurer, il n'a point voulu que sa femme l'accompagnât à la gare de Forest. Et le voici, chez ses beaux-parents, qui se laisse abattre. Il avoue alors le pressentiment qui le terrasse depuis une heure.

« Je ne reviendrai plus, maman. Je le sens. Prenez bien soin de « Trientje » et de mon petit Félix. Je vous les rends. »

Et le pauvre garçon s'enfuit.

***

Sa feuille de route porte : « Contich, dépôt du 2e chasseurs. » Le train démarre.

Mais Mme Trésignies l'a suivi. Au moment où elle allait atteindre le passage à niveau, Léon l'aperçoit de la portière. Troublé, il fait de grands gestes d'adieu. De sa petite menotte, Félix, sur les bras de sa mère, envoie des baisers. La jeune femme agite un mouchoir et les yeux des deux époux se suivent longtemps, longtemps, dans la douce lumière du matin. C'est comme l'adieu suprême qu'ils s'adressent de loin, chacun restant à son poste, au poste du Devoir: elle, au foyer, près de l'enfant; lui, le petit chasseur modèle, au Drapeau.

CHAPITRE VIII

LES DERNIÈRES LETTRES DU HÉROS

Le dépôt rejoint, Trésignies adresse, le 2 août, à sa femme d'abord, à ses beaux-parents ensuite, deux cartes laconiques où il se contente de signer d'une main ferme

LÉON.

Le garçon n'a guère le temps de faire des phrases; il lui faut en hâte se préparer à rejoindre son régiment dans le Brabant wallon. Avant de s'embarquer, il adresse ses deux cartes, comme le salut joyeux du brave qui va gaillardement faire face à l'intrus. Celui-ci, tout puissant qu'il soit, devra compter, s'il viole le sol patrial, avec l'intrépide entêtement de nos jasses » (1). Mais l'ordre de partir se fait attendre. Léon s'impatiente. Le régiment a peut-être besoin de son bras, là-bas dans les plaines de Hesbaye. Voici le 3, le 4. Léon se morfond au dépôt. Pour calmer son impatience et tranquilliser les siens, il écrit longuement à sa chère femme. Voici la traduction de la lettre :

Contich, le 4 Août 1914.

Ma chère femme,

Je m'empresse de te faire savoir qu'il n'y a pas lieu pour toi de t'effrayer outre mesure; nous sommes toujours ici, à Contich, et, jusqu'à présent, nous ignorons ce que nous allons devenir.

Mes camarades et moi, nous avons la chance de ne pas être logés chez le paysan, qui fait argent d'un verre d'eau. Nous nous trouvons chez les Sœurs, qui nous gâtent beaucoup, aussi bien

(1) Nous croyons être dans la vérité en écrivant " jas " ou " jasses ", formes essentiellement belges.

pour la boisson que pour la nourriture. Nous dormons dans l'école. Quant à ce qui arrivera plus tard, tu ne dois pas t'en faire; la guerre n'est pas chose si terrible que le prétendent certains.

J'espère que vous êtes, le petit et toi, bien portants; que jusqu'à cette heure, vous ne manquez de rien. Fais bien des compliments à papa, à maman, à Jules et à Alida. Je compte ne plus rester longtemps à Contich. Tu penses bien aussi, ma chère petite femme, que je ne manquerai pas d'aller vous revoir tous à la première occasion.

Je ne t'en dis pas plus long aujourd'hui. En attendant, reçois, chère grande, mes meilleurs baisers.

LÉON.

P. S. Voici mon adresse :

2e chasseurs à pied
III/2 classe 06, Contich.

Un petit mot de réponse, s. t. p.

Enfin, le lendemain, 5 Août, Léon peut se rapprocher de l'ennemi. Le voilà soulagé. « Femme, enfants, famille, il n'y a plus rien, dit Stiernet, plus rien que toi, soldat, dans l'innommable chaos de la guerre moderne. »

Et de fait, Léon est redevenu soldat. Le voici tout entier à son œuvre de Belge et de brave.

Il rejoint, à Piétrebais-Chapelle St Laurent, la 2e compagnie du IIIe bataillon. Les anciens l'accueillent sous une pluie de couyonnades wallonnes, au gros sel si savoureux. Mieux qu'une dose d'opium, celles-ci guériraient le moral le plus « vaseux ».

Mais Léon n'a pas besoin d'être remonté. Il retrouve, avec une joie émue,

les vieux camarades de régiment qu'il n'a plus revus depuis cinq ans. Les geignards n'ont pas de succès auprès de lui.

La 5e D. A. est alertée. La veille au matin, l'armée allemande avait violé notre frontière. Visé venait d'être enlevé, sa population, torturée. Un témoin oculaire racontait qu'une vieille femme s'était vue expulsée de sa cave par la force. Les corps sanglants de son mari et de ses quatre fils avaient été rangés parallèlement au seuil. Les brutes s'étaient amusées à la faire passer sur cette couche de cadavres, qu'ils appelaient en plaisantant le « tapis de mariage. »

Les massacres se multipliaient dans le pays de Liége. Le Boche jalonnait son chemin des corps de ses victimes prostrées dans la cendre des incendies. La réputation des nouveaux Goths précédait leurs pas. L'armée belge bouillonnait de colère froide, dans l'attente de l'heure sacrée où les bandits solderaient leur dette de crimes. Au récit des abominations allemandes, les hommes auraient voulu marcher de l'avant, secouer la chaîne de la discipline qui les retenait dans les positions stratégiques. Les heures d'inaction paraissaient interminables. On grillait nerveusement cigarette sur cigarette ; les provisions de tabac furent vite épuisées.

Neuf jours après sa première lettre de Contich, Léon trouve le temps, entre deux gardes, de se mettre en quête d'un encrier et d'une plume. Avec le maximum de rapidité de sa main inexpérimentée, il écrit à sa femme :

Piétrebais, le 23 Août 1914.

Ma chère femme,

Jusqu'aujourd'hui, je n'ai pas à me plaindre: tout va bien pour notre ravitaillement. D'ailleurs, j'ai toujours de l'argent.

Il y a cependant une chose qui me manque, ce sont des cigarettes! Ici, le tabac est introuvable. Pourrais-tu t'informer s'il

est possible de m'en faire parvenir? Tu me ferais tant de plaisir!

Demande un peu au facteur comment tu dois t'y prendre pour l'envoi et surtout, fais-moi savoir comment va le petit. Et Jules, et Alida? Tu ne saurais croire combien je serais content de recevoir de tes nouvelles.

Donc à bientôt, chère petite, et mille baisers de loin.

LÉON.

Ce sera la dernière lettre de Trésignies. Dans treize jours..., Pont-Brûlé!

A nous rappeler nos propres angoisses, pendant la campagne, sur le sort de ceux des nôtres dont nous ne recevions plus de nouvelles, le cœur se serre douloureusement. Certes, en mourant à trois lieues à peine de sa maison, le caporal Trésignies, sans lettre de sa femme depuis son départ, dut endurer une souffrance morale aussi aiguë que la souffrance physique.

***

Relisons la dernière lettre de Trésignies.

D'aucuns trouveront ces lignes d'une banalité désolante. Quant à moi, je la trouve admirable, cette lettre,.... par tout ce que je n'y trouve pas.

Pas de regrets stériles; pas de reproche à sa femme qui ne lui écrit pas; pas une plainte contre les chefs, contre les marches et contre-marches exténuantes auxquelles ses camarades et lui sont astreints, sur la haute Gette, à toutes les heures du jour et de la nuit; pas de phrases maladroites pour tranquilliser la maman, phrases qui obtiennent souvent le résultat opposé.

« Ma chère petite femme,tout va bien; je me trompe,une chose va mal: je n'ai plus de cigarettes! »

Attitude si noble, si désintéressée ne peut être que le geste d'un cœur maître de soi. Elle nous fait entrevoir, dans l'horizon lointain, les premières lueurs d'apothéose qui nimberont une fin de vie, un coucher de soleil tel qu'Homère n'en a jamais chanté.

CHAPITRE IX

LA BATAILLE

L'armée allemande a couvert la Belgique de ses flots gris et rageurs. Seuls, Anvers et la côte échappent encore à l'invasion. Les divisions belges ont cherché le salut dans ce que nous appelions le « réduit national. »

Mais l'honneur militaire commande à notre armée de ne pas demeurer l'arme au pied. Malgré son épuisement, elle aidera ses alliés, qui supportent à leur tour le grand choc.

Une sortie est décidée. Bruxelles et ses environs seront l'objectif apparent. En réalité, il s'agit d'inquiéter l'ennemi et de lui faire croire que ses communications sont menacées. (1)

Mais les Allemands ont prévu le coup. Au Sud du réduit d'Anvers, la ligne Wolverthem-Hacht-Kessel-Loo est solidement organisée. Les positions ennemies s'incurvent vers Vilvorde pour regagner Hofstaede.

Les Belges montent de Malines et de Sempst. Ils essayent d'atteindre, à Pont-Brûlé, la rive gauche du canal de Willebroek (Grande section Bruxelles-Boom).

L'ennemi est décidé à s'opposer coûte que coûte à l'avance belge. Trop de colonnes grises sont en route vers Paris. A aucun prix, il ne faut permettre que l'armée ait ses derrières menacés. Afin de couvrir Grimberghen, les Allemands occupent en force la rive ouest de la section du canal à hauteur de ce village.

(1) " Le commandement de notre armée avait choisi le moment où les Alliés " livraient bataille aux Allemands sur la Sambre, pour ordonner une sortie " générale contre les deux corps ennemis qui observaient Anvers. C'était le " premier acte de la mission, plus utile que glorieuse, imposée à nos troupes " pendant leur séjour dans le camp retranché." (Commandant Willy Breton : Un régiment belge en campagne.)

Le 2e chasseurs, qui vient d'être fortement engagé à Eppeghem (25 Août) et de perdre les deux tiers de son effectif, a pour mission, avant qu'ils aient eu le temps de renforcer leurs lignes, de déloger les ennemis de Grimberghen.

Le soir du 25, le IIIe bataillon du major Verbrugghe est détaché du gros du régiment. Il se dirige à marches forcées vers Pont-Brûlé, petit village situé sur le canal, à deux kilom. et demi au nord de Vilvorde. A cet endroit, se trouve un pont-route qui se meut par moitié, au moyen d'une grande roue-manivelle, de chacune des deux rives. C'est le seul ouvrage d'art qui franchit le canal à hauteur de Grimberghen.

Plusieurs maisons du hameau de Pont-Brûlé serrent d'assez

près l'église, qui se dresse à deux cents mètres de la rive ouest ; sur cette rive aussi, un canal de dérivation, franchi par deux ponts de pierre, double l'obstacle.

De profonds talus et des levées de terre permettent aux Allemands de s'embusquer de toutes parts. Le reste de l'agglomération se trouve sur la rive orientale. L'établissement du pont-levis a exigé un rétrécissement du canal de moitié au moins.

Le commandement belge vient de décider que l'on passera le lendemain, de très bonne heure.

Les préparatifs seront faits pendant la nuit. En attendant, la 2e compagnie du IIIe bataillon (Capitaine Hellin) fera face à l'ennemi, fortement retranché dans les maisons du hameau et dans les éléments de tranchées organisés aux environs immédiats du pont. D'ailleurs, il ne s'agit pas de se montrer beaucoup : les

balles allemandes sifflent à tout instant aux oreilles des assaillants.

Trésignies est étonnant de sang-froid et d'ardeur. Il fait l'admiration de son chef de peloton, le premier sergent-major Wéry (aujourd'hui lieutenant), qui a pour mission, pendant la nuit, de s'opposer au retour offensif de l'ennemi.

Les deux partis ont pris contact d'une rive à l'autre. Les Allemands sont nerveux, ils s'interrogent :

« Où donc les Belges veulent-ils en venir? »

La nuit du 25 au 26 fut relativement calme. L'ennemi avait été surpris; les arrière-gardes faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour retarder la marche de l'adversaire, mais elles étaient fortement entamées. L'affaire avait été chaude dans la journée, à Eppeghem; le Prussien léchait ses blessures. Abrité derrière le canal et dans les maisons de Pont-Brûlé comme loup dans son repaire, il attendait les renforts qui devaient arriver d'un moment à l'autre.

Ici, je laisse la parole au commandant Willy-Breton :

« Le 26 au matin, un violent feu d'artillerie parti des lignes » ennemies, inonde de projectiles les points occupés par les nô- » tres. Nos batteries répondaient avec vigueur. Mais la lourde » voix des grosses pièces allemandes couvrait celle de nos petits » canons. Dès le début, il apparut que, dans la lutte engagée, nos » artilleurs ne pouvaient songer à dominer l'ennemi. Notre » armée ne disposait à ce moment d'aucune pièce lourde capable » de répondre à celle des Allemands et d'ébranler la solidité de » l'organisation adverse. »

C'est ce feu roulant qui tint en haleine, à l'aube du 26, les petits chasseurs du Pont-Brûlé.

Le III[e] bataillon est chargé de forcer le canal à hauteur du pont-route. Le jour se lève peu à peu : les Allemands ont remonté le pont! Pendant la nuit, ils se sont approchés, à pas de loup, de la roue-manivelle et la partie occidentale du pont est là, dressée.

Impossible de passer! impossible d'aller la baisser! Des maisons qu'il a organisées, l'ennemi tire à bout portant. Le pont est dans son rayon d'action immédiat. Ce serait la mort pour le malheureux qui s'aventurerait dans ces parages.

D'autre part, aucun élément du génie de la V^e D. A. n'accompagne le bataillon, livré aux pauvres connaissances techniques du fantassin. L'avance a été trop rapide : nul matériel réglementaire sur place. Ni sacs à air ou à paille, ni tonneaux. Le major Verbrugghe espère trouver du matériel de circonstance, une barque abandonnée, quelques pièces de bois propres à former un radeau. Rien, rien. Il ne faut donc pas songer à passer en force pour se tapir contre la rive ouest du canal. D'ailleurs, les balles auraient tôt fait de frapper sacs et pontonniers.

« Le peloton de Wéry, auquel appartient Trésignies, poursuit » le commandement Breton, s'était jeté dans la tranchée que les » Allemands avaient creusée sur la rive est; un autre, sous les » ordres du lieutenant Devos, avait occupé les habitations qui » bordent la route devant le pont. Vers le Nord, la C^ie Delbauve » recevait ordre de rechercher des emplacements convenables » pour agir d'écharpe sur l'ennemi; la C^ie Bradfer était chargée » d'une mission analogue au Sud du défilé (pont).

» Le restant du bataillon demeurait en réserve. En outre, le » major Verbrugghe avait fait valoir la nécessité de démolir à » coups d'obus les maisons occupées par les Allemands sur l'autre » rive et réclamé le soutien de l'artillerie.

» En attendant, des coups de feu s'échangeaient de rive à rive. » De part et d'autre, on évitait de se découvrir. De l'ennemi, on » ne voyait guère que les canons de fusil dépassant les meurtrières » percées dans les maisons occupées. Dès que, chez nous, une tête » apparaissait au-dessus du parapet de la tranchée, ou se déta- » chait, imprudente, à quelque fenêtre, les balles ennemies sif- » flaient. Déjà, deux ou trois chasseurs gisaient inanimés ou » gémissaient plaintivement.

» La situation menaçait de perdurer.

» Or, l'ordre reçu portait d'enlever le passage.

» Il n'y avait guère de temps à perdre si l'on voulait profiter » de la faiblesse pressentie de l'ennemi. Car, là-bas, on voyait » s'élever distinctement la fumée opaque de tas de paille allumés: » c'était le signal connu par quoi l'ennemi sollicitait du renfort. » De plus, derrière soi, vers Eppeghem, le combat faisait rage.

» Vu l'impossibillité de franchir le canal à gué, un seul moyen » s'offrait d'accomplir sa mission : tâcher, coûte que coûte, » d'abaisser le pont-levis pour se frayer un passage de vive force.

» La manœuvre, on le sait, s'exécutait de l'autre rive. Dans la » C^ie Hellin, on s'interroge :

» Est-il possible d'atteindre l'autre berge sans courir à une mort » certaine?

» Dans sa tranchée, le 1^er sergent-major Wéry cherche à se » rendre compte; près de lui, deux ou trois hommes se décident » à passer la tête au-dessus du parapet. Une décharge éclate, » partant des maisons ennemies; deux chasseurs s'écroulent.

» Le lieutenant Devos, qui occupe avec quelques hommes une » des habitations voisines du pont, grimpe au grenier; il ouvre » prudemment la fenêtre-tabatière, se hisse jusqu'à l'ouverture » et se penche pour examiner les lieux. Une balle lui traverse le » cou de part en part et le lieutenant, tué net, s'effondre, bai- » gnant dans son sang.

» La preuve est faite: tenter d'atteindre l'autre rive, c'est-à-dire » se découvrir tout entier, dégringoler le talus, sauter à l'eau et » franchir au moins vingt mètres à la nage, c'est la mort sans » phrases. »

CHAPITRE X

LE SACRIFICE

« Un homme pourtant vient de dire à son chef :
« J'y vais! »
» Cet homme, c'est le soldat Trésignies! »

***

Le commandant Delmotte, du ministère de la Défense nationale, nous disait :

« J'ai connu le brave Trésignies, puisque j'avais l'instruction » des recrues quand il est entré au régiment. Pour autant que je » me souviens, Trésignies était de taille moyenne: figure plutôt » maigre, cheveux noirs, teint brun et mat, yeux clairs. Taci- » turne, *réfléchi*, regard profond, *méditatif*. Energie calme, carac- » tère plutôt concentré, accomplissant très bien tous ses devoirs » du temps de paix. Intelligent et *judicieux*, ce n'était pas une » figure banale; *un* numéro *dans la foule*.

» L'acte sublime qui immortalise son nom *a certainement été* » *pesé par lui* et est encore, à mon sens, *plus grand* que s'il » résultait d'une spontanéité irréfléchie.

» Trésignies s'est sacrifié de sang-froid. »

Le major Hellin, attaché au C. I. S. L. A. I. du camp de Beverloo, ajoute :

« J'ai fait part des paroles du commandant Delmotte au lieu- » tenant Wéry. Nous sommes tous deux d'accord pour confirmer » ces renseignements, et notamment la dernière appréciation » émise par le commandant. »

Trésignies sait donc qu'il marche au sacrifice; et il s'avance sans hésitation, simplement, en héros.

Il va baisser le pont. Il le voit déjà baissé; il se voit aussi peut-être couvert de blessures, déchiqueté par les balles, agonisant au pied de la manivelle.

Mais il voit, il entend... plus loin. Ses camarades se précipitent à l'assaut de l'ennemi. Leurs pas sonnent sur le pavé qui, précède le tablier du pont. Les voilà qui s'élancent, leurs voix s'élèvent triomphantes :

« Hourra! Vive le roi! »

Les baïonnettes brillent dans le soleil. Plusieurs tombent, vingt autres les remplacent, leur élan vainqueur renverse les obstacles. Sus aux Boches maudits!

Et Léon est là qui achève de mourir. Son agonie s'apaise dans la victoire des siens. C'est le triomphe sur toute la ligne. Son sacrifice l'a préparé.

La mort emporte le fier soldat, rayonnant de la joie indicible du devoir accompli. Il peut, comme Cyrano, se présenter « chez Dieu ».

***

Voilà sans doute ce que le héros du Pont-Brûlé contemplait dans son cœur quand il dit : « J'y vais. »

***

Mais reprenons le récit du commandant Willy Breton, de son vrai nom le colonel Marsily, glorieux mutilé de la guerre qui consacre le restant de ses forces au récit des prouesses de ses hommes.

« D'un geste prompt, Trésignies s'est débarrassé du sac, du » shako et de la lourde capote. Un peu pâle, mais d'un calme

» effrayant, parfaitement conscient du danger qu'il affronte, » le soldat se glisse le long de la tranchée, cherchant l'endroit où » le pont relevé semble devoir le cacher aux regards de l'ennemi, » qu'il sait aux aguets dans les maisons.

» On le voit calculer son élan, puis, d'un saut brusque, franchir » le parapet, rouler le long de la berge et, presque sans bruit, » plonger dans le canal.

» Par miracle, les Allemands n'ont rien vu.

» Dans la tranchée qu'il vient de quitter, règne un silence de » mort, les cœurs battent à tout rompre. Des habitations proches » du pont, quelques chasseurs, retenant leur souffle, tâchent de » suivre des yeux le nageur qui avance rapidement, d'un mouve- » ment souple et lent. L'ennemi ne se doute toujours de rien. »

L'écrivain militaire n'a pas connu le fait suivant que nous tenons de la bouche du lieutenant Wéry. Frappé d'admiration devant le courage de son subordonné, le chef de peloton de Trésignies lui cria :

« Trésignies, au nom du Colonel, je vous nomme caporal. »

Le nageur comprit, tourna la tête en souriant comme pour dire merci, puis poursuivit sa route.

Continuons la citation Breton :

« Voici que Trésignies aborde l'autre rive, se colle à la berge » et atteint en rampant la manivelle qui actionne le mécanisme » du pont. Alors, magnifique et sublime, s'offrant en cible aux » fusils qui, d'un moment à l'autre pouvaient l'abattre, le soldat » s'arc-boute et, de toutes ses forces, appuie sur la manivelle.

» Soudain, des cris lui frappent l'oreille :

» Dans l'autre sens! Dans l'autre sens! Tu le fais monter! »

» C'est vrai, le héros s'est trompé!

» Rapide comme l'éclair, il imprime maintenant à la manivelle » le mouvement qu'il faut.

» Trop tard, hélas!

» Est-ce l'avertissement donné à Trésignies qui donna l'éveil » à l'ennemi? Celui-ci s'est-il aperçu que le pont manœuvrait? » Dieu sait! Toujours est-il que de la tranchée allemande courant » au Nord du pont et qui le prend d'écharpe, part une fusillade » implacable, visant à bout portant le chasseur héroïque. On le » voit s'affaler sur un genou d'abord, *mais persister dans son* » *effort*, désespérément accroché à la manivelle qu'il actionne, » puis, brusquement, lâcher prise et, ses bras battant l'air, » s'écrouler sur la berge, un flot de sang s'échappant de sa poi- » trine trouée par les balles.

» A ce dénoûment tragique, une colère folle s'empare de nos » chasseurs. Méprisant toute prudence, de partout, ils se décou- » vrent. Et de la tranchée, des fenêtres, des emplacements » occupés de part et d'autre du pont, crépite une fusillade enragée. » Nos hommes ne se possèdent plus. Ils sont ivres de vengeance » et fous de haine. Ils vocifèrent des injures :

» Assassins! Cochons! Voyous! »

» C'est que la mort du fier héros leur fait l'effet d'un meurtre! » C'est qu'ils se rendent compte aussi que l'espoir est vain, » désormais, de refouler l'ennemi. Car celui-ci, comme s'il avait » attendu le moment, met en ligne des forces nouvelles. Au » crépitement de ses fusils se mêle à présent le tapotement si- » nistre d'une mitrailleuse semant la mort. Là-bas, au sud du » pont, dans la direction de Vilvorde, le commandant Bradfer » tombe pour ne plus se relever.

» Pour mettre le comble au tumulte, voici qu'un obus passe en » bourdonnant et vient éclater au milieu du canal. C'est notre

» artillerie qui ouvre le feu sur Pont-Brûlé. Mais son tir est dange-
» reux pour les nôtres, trop proches de l'ennemi. Un projectile
» a troué la berge ouest; un troisième fait explosion à quelques
» mètres derrière les nôtres. D'ailleurs, la mission ne peut plus
» être remplie. Et ce qu'on peut faire, c'est d'interdire le passage
» aux Allemands dont le nombre grossit toujours.

» Ensuite, à ce moment, le commandement belge savait que,
» sur la Sambre, la bataille avait pris fin par le recul des armées
» alliées. La sortie d'Anvers avait atteint son but en retenant
» devant le camp retranché des forces importantes. Il n'y avait
» nulle raison, dès lors, de poursuivre une opération contre un
» adversaire qu'on ne pouvait espérer vaincre. L'ordre fut donc
» donné, le 26 dans la matinée, de rompre peu à peu le combat et
» de replier nos divisions vers le Nord.

» Le mouvement de repli s'opère avec calme; il est en cours
» d'exécution au moment où l'ordre arrive au major Verbrugghe
» de se lier au mouvement général de retraite. On va donc aban-
» donner les lieux du combat, quand soudain, comme lançant le
» frémissant cri du cœur du bataillon, un homme s'exclame :

» « Et Trésignies? »

» Va-t-il falloir abandonner aux mains de l'ennemi barbare
» le corps du brave dont le sacrifice héroïque fait palpiter tous
» les cœurs? Hélas! il faut bien se résigner à l'inévitable et s'éloi-
» gner, l'âme étreinte d'angoisse douloureuse.

» Ils ne pouvaient pas savoir, les chasseurs, que les Alle-
» mands eux-mêmes allaient respectueusement s'incliner de-
» vant un des plus rares héros. Des témoins, en effet, ont rap-
» porté qu'un officier ennemi, ému jusqu'aux larmes, fit rendre
» les honneurs au pauvre Trésignies et que des mains pieuses
» entretiennent, depuis lors, la tombe où repose ce brave.

» La mémoire de ce soldat magnifique vivra impérissable au
» cœur des Belges. Il est de ceux dont le nom resplendit au Livre
» d'or des dévouements sublimes. Il apparaît si pur dans le sacri-

» fice, si grand dans le devoir, qu'on voudrait voir renaître
» pour lui la tradition de La Tour d'Auvergne, et dans sa com-
» pagnie, à chaque appel, quand sonnerait son nom :
» Trésignies ! »
» un chasseur au port d'armes répondre :
» Mort en héros! »

***

Trésignies avait dit : « J'y vais! » Ni la pensée des siens, ni la vision de son martyre n'ont été assez forts pour lui faire oublier la parole donnée.

Et, ce qui confond l'entendement, tant est sublime le sacrifice accepté, c'est le dernier geste de Trésignies : « Blessé, il s'agenouille.... pour achever son travail. » Il aurait pu, au premier sang, s'abriter derrière le caisson des engrenages, rouler le long de la berge, échapper au martyre. Non, il s'arc-boute, il reste au poteau!

Est-il des mots capables de rendre l'excellence d'un tel don de soi-même?

***

Le nom de Trésignies constitue le plus bel héritage de nos enfants. C'est un legs trois fois sacré. Pieusement, dévotement, répétons ce nom devant eux, ornons-le des vertus héroïques qu'il symbolise et nous rendrons nos fils meilleurs.

« Il y a un mois, écrivait le docteur Gianolla au major Tasnier,
» lorsqu'on me demanda de parler de l'Héroïsme, Trésignies
» s'est naturellement imposé à mes pensées. J'ai senti immédiate-
» ments tous ces braves gens de mon pays communier avec sa
» grande âme.... J'étais cependant mal à l'aise pour en causer,
» car il est des gestes vis-à-vis desquels toute parole qui ajoute

aux faits est un sacrilège. La splendeur où Trésignies rayonne » est de ces splendeurs qui incitent au recueillement pour entendre dans sa poitrine battre son sang... Et c'est bien là la » marque d'un héroïsme qui nous dépasse: elle fait, par une simple » invocation, tressaillir des milliers de fidèles. D'aucuns ont déjà » dit de Trésignies qu'il est le d' « Assas belge ». D'autres l'ont » comparé à Bayard et l'on reconnaît bien en celà la faiblesse de » notre esprit qui s'efforce toujours, en présence d'une grande » action, de la situer dans des jugements antérieurs et des grandeurs établies.

» Pourtant Trésignies n'est ni d'Assas, ni Bayard. Non, il n'est » pas pareil, et, dans un certain sens, il est de mille coudées » au-dessus d'eux.

» Fils du peuple, il n'est pas né à l'époque de la chevalerie. » Il n'a pas sucé avec le lait de sa mère l'amour absolu de la » Patrie et il est peu probable que, dans sa jeunesse, on lui ait » beaucoup parlé de la beauté d'un sacrifice consenti pour elle. » D'Assas, Bayard, ont été élevés dans le culte de l'Honneur. » Trésignies s'est élevé tout seul à sa conception et, parti de très » bas, il est monté si haut pour se couronner de lauriers qu'il a » atteint un sommet que personne avant lui n'avait découvert.

CHAPITRE XI

LA VEUVE ET L ORPHELIN

C'est au début de Mars 1915, que Mme Trésignies apprit, par une lettre du commandant Hellin au bourgmestre de Forest, le deuil glorieux qui la frappait.

Si l'on se rappelle toutes les entraves que mirent les Allemands aux relations des Belges du dehors avec les Belges du dedans, la tardive communication du commandant Heliin n'a rien qui puisse étonner.

Voici cette lettre :

5 *D. A.* — 2e *régiment de chasseurs*
16e *brigade mixte.* — *à pied.*

Willebroeck, 1er *septembre* 1914.

Monsieur le Bourgmestre,

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien servir d'intermédiaire pour donner à l'épouse du milicien de 1906, *Trésignies, Léon-Jules-Joseph, né à Bierghes (Brabant), le* 26 *mars* 1886, *connaissance du paragraphe ci-après qui a paru aux ordres du régiment le* 27 *août dernier :*

« *J'ai nommé caporal à la date d'hier le soldat Trésignies, de la* 2/*III.*

» *Je suis fier de porter à la connaissance du régiment l'acte héroïque du caporal Trésignies qui s'est offert à son commandant pour traverser le canal de Willebroeck à la nage, à Pont-Brûlé, et y abaisser le tablier du pont sur la rive opposée fortement occupée par l'ennemi. Cet acte de grande bravoure allait produire ses effets, lorsque le caporal*

Trésignies a été frappé à mort par les balles ennemies, pendant qu'il faisait manœuvrer le mécanisme du pont. Je déplore la mort de ce héros. »

On est heureux, Monsieur le Bourgmestre, de commander à de tels braves et je salue respectueusement la dépouille de ce héros.

Je suis l'interprète des sentiments de toute ma compagnie pour vous prier de présenter à son épouse l'expression de nos condoléances bien émues.

En vous remerciant, etc.

Le capitaine-commandant,
J. HELLIN.

Quelques jours après, Mme Trésignies recevait en secret un billet de l'instituteur de Lint, hameau de Pont-Brûlé. M. Puttemans lui mandait que son mari était enterré vis-à-vis de l'école, qu'il serait heureux de la voir pour lui donner de vive voix tous les détails de sa mort et que les Allemands se proposaient d'exhumer le corps tel jour, à telle heure.

Le 30 juin, la veuve et son fils se dirigèrent vers Vilvorde, Pont-Brûlé et Lint. M. Puttemans la reçut avec empressement et lui fit le récit suivant :

« A dix heures et demie du matin, quand les femmes de Pont-» Brûlé furent assemblées comme un troupeau dans l'église, » elles aperçurent le corps du petit chasseur étendu sur le sol. » Quelques heures après, les Allemands le transportèrent à Lint, » où il fut déposé dans l'arsenal des pompiers attenant à l'école.

» L'enterrement eut lieu le lendemain, 27 Août, à 8 h 1/2. Le » corps fut déposé dans une fosse commune; quatre Allemands » furent étendus à sa droite, quatre, à sa gauche. Deux voisins, » qui avaient passé la nuit sous mon toit, mon fils et moi, assis-» tions à la cérémonie. Elle fut émouvante. Un sous-officier » prononça quelques paroles senties en allemand d'abord, puis » en français, de manière à nous faire connaître la conduite » héroïque de Trésignies.

» La veille au soir, un officier bavarois qui logeait chez moi » était revenu en proie à une violente émotion:

» Lehrer, me dit-il, j'ai assisté à deux abominations aujour- » d'hui : l'assassinat d'un brave et le martyre de votre curé. Ces » crimes déshonorent l'armée allemande. »

***

Complétons ce récit.

Dès les premiers jours de septembre 1914, le brave instituteur avait placé un tronc sur la tombe de Trésignies.

« Les aumônes des visiteurs, me dit M. l'abbé Van de Keybus, » curé actuel de Pont-Brûlé, étaient destinées à la veuve et à son » enfant.Elles tombèrent dru; bon nombre de Bruxellois venaient, » le dimanche, en pèlerinage sur le tertre du héros. »

Quand Mme Trésignies arriva chez l'instituteur, des civils réquisitionnés par les Allemands allaient procéder à l'exhumation. Mme Trésignies voulut s'approcher. Ce fut en vain. Les Allemands la rudoyèrent. C'est alors que M. Puttemans intervint encore et insista pour qu'elle entrât chez lui. Il ajouta à voix basse : « Venez, Madame, vous verrez tout de mon grenier. »

. . . . . .

. . . . . .

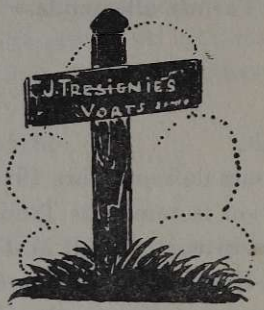
Enfin, des coups de marteau retentirent. Les Allemands fermaient les cercueils. Mme Trésignies descendit. Elle put suivre la voiture emportant les dix bières vers Pont-Brûlé. Le cercueil du petit chasseur était juché tout au-dessus du véhicule funèbre.

Les huit Allemands furent inhumés aussitôt. Quant à Trésignies, il ne fut, malgré les instances de la veuve, descendu dans la terre que bien tard.

C'est toujours à Pont-Brûlé que repose, le grand Belge qui nous aima jusqu'à l'oubli total des siens, jusqu'à l'ivresse

indicible de l'immolation. Le petit cimetière se trouve derrière l'église. Une simple croix de bois noir portant :

Léon Trésignies
Forest 26-8-14.



émerge avec peine de la verdure trop abondante.

Depuis le 26 Août 1915, le nouveau curé de la paroisse chante gratuitement, à la date anniversaire, un service solennel pour le repos des héros enterrés à Pont-Brûlé. Il y invite les familles dont il parvient à connaître l'adresse. Nous retrouvons une de ses lettres dans la correspondance de M^me^ Trésignies.

Puissions-nous, comme lui, ne jamais oublier.

Le temps ne doit pas, de ses mains étouffantes, détruire le culte de nos morts. (1)

(1) Cette date du 26 août est doublement sacrée pour Pont-Brûlé. Quelques heures après le drame Trésignies, un forfait plus horrible éclaboussait d'infamie le nom prussien.

Des soldats allemands abattaient comme un chien, après lui avoir fait endurer le plus cruel des martyres, le chanoine prémontré J. D. Wauters, de l'abbaye de Grimbergen, curé de Pont-Brûlé.

Les monstres se vengeaient ainsi sans doute de la frayeur folle que leur avaient inspirée, avant la retraite stratégique des Belges, les petits chasseurs verts du 2^e^ régiment.

CHAPITRE XII

LES HONNEURS

Dès le 27 Août 1914, le colonel de Trésignies, dans un ordre de régiment, ratifie sa nomination au grade de caporal.

Le 15 septembre suivant, un ordre du jour de l'armée portait à la connaissance des sept divisions l'acte de bravoure du petit chasseur.

« Ce militaire s'est offert à son commandant pour traverser à « la nage le canal de Willebroeck afin de glisser le tablier du « pont qui devait se manœuvrer de la rive fortement occupée « par l'adversaire. A été frappé mortellement pendant qu'il « actionnait le mécanisme du pont. Sachant qu'il allait à la « mort, le caporal Trésignies, avec un courage d'une simplicité « héroïque, a écrit son nom sur un bout de papier qu'il remit à « un sous-officier, puis il partit pour ne plus revenir. Ce caporal « honore son régiment, l'armée et la nation. »

En 1917, le chef de corps, jaloux des gloires de son unité, revient à la charge. Il fait paraître aux ordres de la 16e brigade mixte le document suivant :

5e Division d'Armée. Le 20 Novembre 1917.
5e Br. d'Inf.
2e Régt. de Chasseurs à pied.
Etat-Major.
Aux Commandants de Bataillon.
Aux Commandants de Compagnie.

OBJET : *Courte Notice relative à l'acte héroïque posé par le* Chasseur Trésignies Léon.

Le 26 Août 1914, le III/2 Ch. est, dans son mouvement en

avant, arrêté par le canal de Willebroeck dont la rive Ouest est occupée par les Allemands.

Le peloton Wéry, de la 2e, qui a reçu l'ordre de franchir l'obstacle à Pont-Brûlé, parvient, par une judicieuse utilisation du terrain, à atteindre la berge est. Mais le pont est levé et sa manœuvre se commande de la rive ennemie. Faute d'autres ressources pour assurer le franchissement, coûte que coûte, il faut parvenir à abaisser le pont-levis. Il importe également de faire diligence, sous peine de compromettre le bénéfice de la surprise : déjà des coups de feu partent des maisons avoisinant le pont et viennent d'abattre deux des nôtres.

Wéry demande « un nageur de bonne volonté ».

« J'y vais », dit Trésignies, soldat milicien de 1906.

Et hâtivement il crayonne un mot d'adieu pour sa femme et ses enfants, abandonne ses vêtements les plus encombrants, jalonne sa route d'un coup d'œil rapide, saute à l'eau tandis que Wéry, ému par tant d'héroïsme, lui crie :

« Trésignies, au nom du Colonel, je vous nomme caporal ».

Les vingt mètres de largeur d'eau sont bien vite franchis. Trésignies reprend pied, court vers le mécanisme de manœuvre

du pont-levis, en saisit la manivelle, actionne le tablier, mais, dans le sens de la montée.....

Les camarades lui crient son erreur. Il s'en est rendu compte, et, tandis que le pont commence à s'abaisser, les Allemands ouvrent le feu, visant à bout portant notre héroïque Chasseur.

Blessé à plusieurs reprises, Trésignies n'en poursuit pas moins son acte sublime; seule la blessure mortelle le contraint à lâcher la manivelle que ses deux mains enserrent.

Au moment où, le corps ensanglanté, Trésignies s'abattait, le pont était quasiment descendu, l'obstacle allait cesser d'être...., mais au prix de quelle âme!

Comme le proclame l'O. J. A. du 15 Septembre 1914 :

« *Trésignies honore son régiment, l'armée et la nation* ».

Le Lieut. Colonel A.E.M. Comdt.

PANHUYS.

Il est vraiment consolant de constater avec quelle sollicitude paternelle les différents chefs de Trésignies se sont empressés de publier la gloire du plus humble de leurs hommes. Cette affectueuse insistance des gradés à mettre en vedette le geste du petit chasseur est touchante.

Comme cette mâle fraternité repose celui qui a vécu les années terribles de l'armée belge,de l'égoïste urbanité des chefs de la vie civile !

Aux yeux de nos classes soi-disant dirigeantes, constatait dernièrement un publiciste (1), les titres de noblesse, l'argent et la fortune politique sont, dans notre pays, à peu près les seules sources de la considération. Les préjugés courants sont aussi stupides; ils mettent, par exemple, plus de distance entre le chef de bureau d'un ministère et un professeur — fonctionnaires à grades correspondants, — qu'entre un soldat et son capitaine.

On pourrait multiplier les comparaisons. Tous confirmeraient la thèse du journaliste.

(1) " Nation belge ".

J'entends bien. L'armée a des défauts.

Mais, nous le déclarons, les réserves portent uniquement sur les tares de certaines individualités; elles ne s'appliquent nullement aux principes qui vivifient le corps. A l'exemple du représentant Hubin, mes amis et moi le répétons à tout venant : « Dieu veuille que les Belges restent unis comme ils le furent au front! Que nos gouvernants soient imprégnés, à l'instar de nos chefs militaires, d'un dévouement à toute épreuve et de la plus large tolérance! Que nos supérieurs civils possèdent la cordiale rondeur de nos chefs de corps! »

Et tout ira bien.

Nous défions qui que ce soit, s'il n'est imbu des préjugés les plus obtus, s'il ne recherche point la perfection en ce bas monde, de nous enlever des convictions basées sur cinquante-deux mois d'obéissance consciente et salutaire.

CHAPITRE XIII

L'APOTHÉOSE

Onze novembre!

C'était chez nous, les joies du retour, la douceur de la liberté reconquise. En retrouvant, en fêtant, qui un père, qui un mari, qui un fils, les familles se reformaient, la vie normale reprenait son cours, comme fait l'eau de la rivière après la rupture d'un barrage.

Hélas, certains foyers restaient mornes: souvenirs, regrets, larmes, sanglots!

Mais au fond du breuvage d'amertume, il y avait, pour les mères et pour les épouses, la goutte de miel. A travers le crêpe épais, dans la blessure des yeux rougis, on voyait le geste fier de la tête, l'étincelle d'orgueil des prunelles.

« Mon fils dort là-bas, Monsieur; c'est affreux.

« Nous n'avons pas même la consolation de retrouver sa « tombe. Mais, voyez-vous, nous le pleurons dans l'espérance. « Chaque dimanche, au prône, les premiers mots qui tombent de « la bouche du prêtre sur la foule attentive, sont leurs noms à « eux, les fils glorieux de la paroisse. Et chaque fois, la voix du « vieux doyen Schovaerts se brise à cet appel... Et il pleure avec « nous, les mères. Mais ils sont morts pour Elle, et cette pensée « nous est une caresse. »

Elle! la grande Elle, vous la connaissez.

Femmes, mères, dont les vêtements de deuil font la plus belle parure, pourquoi pleurer encore? Vous voyez bien que vos fils sont vivants. Nous marchons à leur suite. Leurs pas cadencés et fiers charment nos oreilles... Entendez-vous? Le peuple est

debout à leur passage. C'est l'avant-garde radieuse des héros qui jalonne de lumière les carrefours de nos villes....

Amis, dressons des autels à ceux qui sont plus grands que les vivants. Empressons-nous aux cérémonies de leur culte.

D'ailleurs, nombreux sont les fidèles! Les drapeaux sont là, éblouissants de la gloire des morts. Les régiments veillent. Ascendants immortels qui pleurent le deuil de nombreux fils, ils conservent, comme un legs sacré, les fastes des héros sortis de leurs rangs. Avant que, à l'appel de la Ligue du Souvenir, de la « Nation belge » et de la « Gazette de Charleroi », le grand public s'inclinât devant l'auréole de Léon Trésignies, officiers et soldats du 2e chasseurs honoraient, dans l'intimité familiale, et l'humble frère d'armes qui les grandit tous, et ceux de leurs camarades qui dorment dans les plaines flamandes.

Trésignies, incarnation du « piotte » belge, a sa pierre à Bierghes, son mémorial à Pont-Brûlé, son buste à Charleroi, son monument à Bruxelles.

Le ministre de la Défense nationale a décidé que la caserne du 2e chasseurs, à Charleroi, s'appellerait désormais « Caserne Trésignies. » Le nom du héros est inscrit à son fronton.

Nous aussi, inscrivons dans nos âmes le nom du héros de Pont-Brûlé. Si notre cœur surabonde de la gratitude que nous devons à nos morts, nos lèvres seront toujours prêtes à s'ouvrir. Aux petits, juchés sur nos genoux et qui ne savent pas encore, aux jeunes, friands d'idéal, elles raconteront combien l'épopée de 1914 a honoré la vieille famille belge.

Il y a juste deux mille ans, la conquête romaine nous trouva désunis. Aujourd'hui, l'assaillant s'est brisé les reins sur le bloc de granit de nos énergies conjuguées. Le droit, cette fois, est sorti vainqueur.

Dieu merci! les Trésignies, les Gabrielle Petit, les Smekens les Descamps aussi bien que les Mercier, les Leman, les Max, les « Libre Belgique » de la guerre se sont ri de la mort ou de

son ministre, le kaiser. Il nous reste, à nous, à ne plus subir une campagne de Dix jours et à galvaniser un parlement plus mâle que celui de 1831. Il nous reste, dis-je, à recopier les XVIII articles déchirés, à remettre nos clefs sur les deux portes d'entrée: l'Escaut et le Limbourg.

Qui oserait en attendant, qui, si ce n'est un Prussien, oserait jeter sur le tertre du cimetière de Pont-Brûlé, des semences d'herbes folles? Qui voudrait effacer de la mémoire de nos enfants le souvenir et l'œuvre de délivrance de l'ouvrier-héros?

FIN

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-QUATRE
MARS MIL NEUF CENT VINGT ET UN
PAR L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE
QUAI ST. PIERRE, 12, BRUGES, BELGIQUE